



# LE DESTIN D'ÉVARISTE

PHILIPPE LAPERROUSE

Philippe Laperrouse

# Le Destin d'Évariste

© Philippe Laperrouse, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3073-2

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Avertissement

Dans ce roman, les situations, les entreprises et les personnages relèvent de la fiction. Ils ont été inventés pour les besoins de l'intrigue.

Toute ressemblance avec des situations ou des personnes existantes ou ayant existé ne serait que fortuite.

Marc Foulet n'avait peur de rien. Il était de la race des journalistes indépendants, et surtout impertinents, qui adoraient flanquer les pieds dans tous les plats qui se présentaient à eux en les secouant bien fort. Sa tenue dépenaillée n'était pas sans rappeler la silhouette d'un lieutenant de police américain – ancienne gloire d'un feuilleton télévisé – qui résolvait toutes les énigmes « en en parlant à sa femme ».

Dans l'allure du journaliste, tout respirait la médiocrité : son imperméable froissé, son cache-nez sur la couleur duquel on pouvait s'interroger, sa mine endormie qui n'avait pas connu le rasoir depuis un temps indéterminé, ses épaules voûtées et sa démarche hésitante. Cependant, les collègues qui le côtoyaient affirmaient qu'il se servait de sa modestie comme d'une ruse destinée à inspirer confiance à des adversaires que sa mise trompait.

Ce mardi 17 décembre 2024, Marc Foulet ambitionnait de s'entretenir avec Aldebert Bernier, l'un des premiers fabricants d'armes en Europe. Son projet ne souffrait aucun délai. Le journaliste avait fait l'hypothèse que le vieil industriel n'avait aucun intérêt à lui refuser sa porte. Ce dernier avait effectivement accepté de recevoir le journaliste à 19 heures. Précises, avait-il fait ajouter par sa première secrétaire, Madeleine. Il avait horreur des gens – des jeunes le plus souvent – qui se permettent d'arriver en retard.

Après que le majordome eut mentionné son nom au maître des lieux, Marc Foulet fut immédiatement introduit dans le bureau de l'industriel.

Aldebert Bernier adorait se donner une allure ancienne ou vieillotte. Par son opticien préféré, il s'était fait fabriquer des bésicles comme en portaient les hommes d'affaires dans les années 1900. Son tailleur avait eu pour mission de lui trouver des vêtements directement inspirés par les redingotes des années d'avant Première Guerre mondiale. Pour parfaire son look, il nouait une lavallière mauve autour du cou et consultait fréquemment sa montre à gousset. À son grand regret, son artiste capillaire attitré ne pouvait installer de longs favoris sur ses joues couperosées, puisque ses derniers cheveux blancs folâtraient derrière ses oreilles et sur le sommet de son crâne.

Lorsqu'il pénétra dans son bureau, Marc Foulet ne put éviter de mettre de côté

sa décontraction légendaire. Il se sentit impressionné par le décorum dont celui qu'on appelait « le vieux Bernier » aimait s'entourer : surtout l'immense bibliothèque qui couvrait un long pan de mur. Il imagina que toute la littérature française était là, sur vingt mètres de long et deux de haut ! Son hôte l'attendait derrière une table de ministre. Foulet savait que l'industriel avait remué ciel et terre pour se procurer le bureau d'un ancien président du Conseil des années cinquante.

Comme d'habitude, très absorbé par la lecture d'un dossier important, Aldebert fit semblant de ne pas avoir vu son visiteur, tout en ayant perçu sa présence. La semi-obscurité qui envahissait le « saint des saints du groupe Bernier » donnait à l'ambiance une touche supplémentaire de solennité et de mystère. Le silence qui s'installa entre les deux hommes dura une vingtaine de secondes sans déranger outre mesure Marc Foulet, habitué à cette stratégie d'intimidation. Il attendit patiemment qu'Aldebert lève la tête et prenne sa présence en considération.

Enfin, le « vieux Bernier » retira ses bésicles, se cala dans son fauteuil, se racla la gorge et fit un geste pour inviter son visiteur à s'asseoir. Il toussota de nouveau longuement, puis fixa le journaliste. Les yeux gris d'Aldebert Bernier n'avaient aucune expression, ce qui en général mettait ses interlocuteurs mal à l'aise. Foulet savait que l'industriel le détestait, mais rien dans l'attitude d'Aldebert ne le laissait paraître. Par contre, les premiers mots du maître des lieux ne cachèrent pas ses sentiments :

— Monsieur Foulet, je ne vous aime pas.

— Je m'en doute, monsieur Bernier. Mais si je peux me permettre une remarque, je pense que c'est plutôt la profession des journalistes que vous n'aimez pas. Je ne suis ni pire ni meilleur que n'importe quel confrère.

— En plus, vous vous sous-estimez, monsieur Foulet. Les gens qui n'ont pas conscience de leur valeur, je les aime encore moins que les autres. Enfin... Je suppose que vous n'êtes pas venu entendre mes détestations. Allez-y.

Le journaliste prit une profonde inspiration et se pencha au-dessus du bureau ministériel :

— Monsieur Bernier, j'enquête depuis deux ans sur votre famille, vous-même et votre activité. Le moins que je puisse dire, c'est que ça n'a pas été facile. Vous

êtes particulièrement discret et vous ne m'avez facilité la tâche en aucune manière.

— Tout à fait, monsieur Foulet. Figurez-vous que j'ai la faiblesse de penser que j'ai droit à une vie privée comme vous, ce qui a l'air de vous échapper complètement. Vous avez mis votre nez dans tout ce qui ne vous regardait pas. Je sais parfaitement ce que vous savez. On ne fait pas mon métier sans avoir des réseaux de renseignements efficaces.

— Désolé de vous contrarier, monsieur Bernier, mais lorsque des événements, dans l'existence d'un homme, ont un retentissement national ou même mondial, ça concerne tous ses concitoyens.

— Vous me donnez beaucoup trop d'importance, monsieur Foulet.

— Je ne crois pas, mais peu importe, ce n'est pas le sujet. Je suis venu vous dire que nous allons faire paraître l'article que je vous ai transmis et qui révèle votre parcours, y compris les zones d'ombre que vous vous êtes plu à dissimuler. Je pense qu'il est honnête de prendre en compte ce que vous avez à répondre aux différentes informations que nous avons recueillies.

— Si je comprends bien, vous êtes un des juges du grand tribunal médiatique, monsieur Foulet. Vous vous croyez autorisé à instruire à charge et à décharge.

— Je ne juge pas, monsieur Bernier, je constate. Par exemple, nous avons établi que votre entreprise est née et a survécu grâce aux nazis durant la Seconde Guerre mondiale. Avez-vous un commentaire là-dessus ?

— Je refuse de répondre à votre réquisitoire.

— Et sur la séparation avec votre ancien associé, Alexandre Bexal ? Lui pense que vous l'avez volé !

— Une fois de plus, je n'ai rien à vous dire. La seule chose qu'il faudrait rappeler à vos lecteurs, c'est que le groupe Bernier est le fruit de toute une vie de travail honnête. Tous ceux qui connaissent le monde de l'économie dans lequel nous vivons – c'est-à-dire pas vous – le reconnaissent. Bernier est une entreprise propre et solide. J'aimerais que tous les employeurs puissent en dire autant.

— Votre ex-femme bosse aujourd'hui pour Alexandre Bexal.

— Je répondrai encore moins sur des affaires concernant ma famille, monsieur

Foulet.

— J'espère que vous êtes conscient que notre article, qui repose sur des preuves et des témoignages vérifiés, peut vous créer des difficultés. Votre attitude frileuse aura pour conséquence de renforcer la mauvaise image que vous avez dans l'opinion.

— J'ai à faire, monsieur Foulet. Sachez que, quoi que vous disiez, vos écrits ne m'impressionnent pas. Bien entendu, si vos textes contiennent des allégations mensongères ou diffamatoires, je vous poursuivrai en justice. Je peux vous nuire, monsieur Foulet... Vous et vos confrères, vous allez comprendre que vous n'êtes pas tout-puissants. Vous devez respecter vos concitoyens !

— C'est une menace ?

— Vous pouvez le penser si vous voulez, cela m'indiffère. Je considère que cet entretien est terminé.

Aldebert appuya sur un bouton dissimulé au regard de son visiteur, et il replongea son attention dans un dossier ouvert devant lui. Marc Foulet se dressa et, dominant le vieil homme assis, il éprouva le besoin d'ajouter sur un ton perfide :

— Je pense que nous nous reverrons, monsieur Bernier.

L'industriel répondit sans même lever les yeux.

— Madeleine va vous raccompagner. Je vous souhaite le bonjour, monsieur Foulet.



Erik Pinton tenait ses rendez-vous dans les bistrots du vi<sup>e</sup> arrondissement de Paris en prenant soin d'en changer régulièrement. Il avait pris cette habitude pour que ses propres locaux ne soient pas trop fréquentés. Il considérait qu'un homme qui pratiquait son métier devait s'entourer d'un minimum de discrétion. Son agence, disait-il, ce n'était pas « la boulangerie du coin ».

Certains parlaient de lui en le considérant comme un « détective privé », ce qui l'agaçait prodigieusement. Il estimait avoir droit à une dénomination plus valorisante. Pour ses relations avec le fisc, par exemple, il préférait la qualification « d'agent de renseignements économiques », ce qui, selon lui, correspondait mieux à ses occupations professionnelles.

Ce matin neigeux de février, il se tenait dans son attitude familière, c'est-à-dire raide, sur une banquette d'une arrière-salle de bistrot. Les gens qui ne l'aimaient pas lui trouvaient un profil de nazi. Atteint par une ancienne maladie de peau, son visage était taillé au couteau ; il s'en dégageait quelque chose de malsain. Ses lunettes aux montures grises reposaient sur un appendice nasal effilé. Erik Pinton ne souriait pas. Personne n'avait trouvé le moyen de le dérider. L'opinion générale, c'était qu'une telle attitude cachait un secret personnel lourd à porter. En face de ses interlocuteurs, il n'élevait jamais le ton et ne montrait jamais d'agressivité, surtout lorsqu'il se sentait submergé par la colère.

Ses vêtements bon marché et son apparence quelconque ne trompaient pas ceux qui connaissaient l'envergure et l'envers de ses affaires. Ses réseaux couvraient une vingtaine de pays, parmi les plus stratégiques pour l'économie mondiale. Sa fortune dans le renseignement privé, il l'avait faite tout seul. Les spécialistes n'avaient pas la moindre idée de son montant ; il employait des hordes d'avocats et de notaires chargés de ne laisser filtrer aucune information sur ses affaires personnelles. Il était un adversaire d'autant plus dangereux qu'il ne devait rien à personne.

Le plus souvent, il n'agissait pas sur commande. Il se contentait d'entretenir des dossiers pointus sur des sujets économiques et sociaux, parmi les plus aigus.

Il était doté d'assez de flair et de culture pour concentrer ses recherches sur les enjeux qui prenaient ou allaient prendre de l'ampleur dans l'actualité. Tôt ou tard, les clients venaient d'eux-mêmes pour solliciter ses prestations.

Pour travailler, il disposait d'informateurs qu'il surveillait étroitement. Il s'assurait de leur fiabilité et de leur loyauté en les payant grassement. Bosser pour Erik Pinton était un honneur, une espèce de Graal dans le domaine du renseignement privé. Ceux qui ne le servaient pas correctement étaient virés de ses contacts sans ménagement et, en général, ils regrettaient amèrement leur manque de fidélité.

Ce matin, il attendait Roger, l'un de ses meilleurs sujets. Il ne s'appelait pas ainsi, évidemment. Roger gérait lui-même une agence de détectives, d'envergure plus modeste. Erik Pinton avait appuyé financièrement son démarrage. Il en avait fait l'une de ses succursales. En déconcentrant ses activités sur des microentreprises, Pinton se libérait des contraintes de gestion et se focalisait sur l'essentiel et son domaine prédilection : la stratégie géopolitique.

Pinton employait Roger pour les cas les plus délicats. L'homme était efficace et discret ; son profil rondouillard et sa moustache impersonnelle lui donnaient l'allure d'un employé aux assurances. Le seul reproche à lui faire, c'était d'être systématiquement en retard à ses rendez-vous.

Ce 12 février 2025, il arriva au bar du Mazard à 10 h 15. Erik Pinton ne se priva pas de lui faire une remarque acerbe.

— Un quart d'heure de retard, Roger.

— Je sais... Le métro... La neige d'hier...

— Alors ?

Ce simple mot suffisait à faire comprendre qu'Erik Pinton attendait un rapport complet de son interlocuteur. Roger se pinça le nez, un geste réflexe qui énervait son patron, parce qu'il avait parfois le même tic.

— Alors rien, la routine. Le groupe Bernier a l'air de s'assoupir.

— Ça m'étonnerait, Roger. Ça fait quarante ans que le vieux Bernier ne dort plus. Fouillez ! Il se passe forcément quelque chose !

Pour Erik Pinton, les industries de l'armement et de la sécurité étaient un des